

« *Autrefois, Aujourd'hui. Un abîme les sépare, le tombeau* »

**QUESTIONS**

1. Observez les dates qui figurent dans les poèmes du livre IV : que remarquez-vous ? Quel effet cela produit-il ?
2. Expliquez les situations décrites dans les deux premiers poèmes ci-dessous. Quelles sont les émotions exprimées ?
3. De quelle façon est matérialisée l'évènement qui forme la grande rupture de la vie de Victor Hugo et de son recueil ? Quel effet cela produit-il ?
4. Grâce à une lecture attentive des poèmes qui composent le livre IV, retracez dans un paragraphe rédigé les grandes étapes du deuil « raconté » par l'auteur, en citant des extraits des poèmes.

**LIVRE I**

III  
MES DEUX FILLES

Dans le frais clair-obscur du soir charmant qui tombe,  
L'une pareille au cygne et l'autre à la colombe,  
Belles, et toutes deux joyeuses, ô douceur !  
Voyez, la grande sœur et la petite sœur  
Sont assises au seuil du jardin, et sur elles  
Un bouquet d'œILLETS blancs aux longues tiges frêles,  
Dans une urne de marbre agité par le vent,  
Se penche, et les regarde, immobile et vivant,  
Et frissonne dans l'ombre, et semble, au bord du vase,  
Un vol de papillons arrêté dans l'extase.

La Terrasse, près d'Enghien, juin 1842.

**LIVRE IV**

II  
15 FÉVRIER 1843

Aime celui qui t'aime, et sois heureuse en lui.  
— Adieu ! — Sois son trésor, ô toi qui fus le nôtre !  
Va, mon enfant béni, d'une famille à l'autre.  
Emporte le bonheur et laisse-nous l'ennui !

Ici, l'on te retient ; là-bas, on te désire.  
Fille, épouse, ange, enfant, fais ton double devoir.  
Donne-nous un regret, donne-leur un espoir,  
Sors avec une larme ! entre avec un sourire !

Dans l'église, 15 février 1843.

4 SEPTEMBRE 1843

.....

### III TROIS ANS APRÈS

(...) À vingt ans, deuil et solitude !  
Mes yeux, baissés vers le gazon,  
Perdirent la douce habitude  
De voir ma mère à la maison.

Elle nous quitta pour la tombe ;  
Et vous savez bien qu'aujourd'hui  
Je cherche, en cette nuit qui tombe,  
Un autre ange qui s'est enfui !

Vous savez que je désespère,  
Que ma force en vain se défend,  
Et que je souffre comme père,  
Moi qui souffris tant comme enfant !

Mon œuvre n'est pas terminée,  
Dites-vous. Comme Adam banni,  
Je regarde ma destinée,  
Et je vois bien que j'ai fini.

L'humble enfant que Dieu m'a ravie  
Rien qu'en m'aimant savait m'aider ;  
C'était le bonheur de ma vie  
De voir ses yeux me regarder.

Si ce Dieu n'a pas voulu clore  
L'œuvre qu'il me fit commencer,  
S'il veut que je travaille encore,  
Il n'avait qu'à me la laisser !

Il n'avait qu'à me laisser vivre  
Avec ma fille à mes côtés,  
Dans cette extase où je m'enivre  
De mystérieuses clartés !

Ces clartés, jour d'une autre sphère,  
Ô Dieu jaloux, tu nous les vends !  
Pourquoi m'as-tu pris la lumière  
Que j'avais parmi les vivants ?

### IV

Oh ! je fus comme fou dans le premier moment,  
Hélas ! et je pleurai trois jours amèrement.  
Vous tous à qui Dieu prit votre chère espérance,  
Pères, mères, dont l'âme a souffert ma souffrance,  
Tout ce que j'éprouvais, l'avez-vous éprouvé ?  
Je voulais me briser le front sur le pavé ;  
Puis je me révoltais, et, par moments, terrible,  
Je fixais mes regards sur cette chose horrible,  
Et je n'y croyais pas, et je m'écriais : Non !  
— Est-ce que Dieu permet de ces malheurs sans nom  
Qui font que dans le cœur le désespoir se lève ? —  
Il me semblait que tout n'était qu'un affreux rêve,

Qu'elle ne pouvait pas m'avoir ainsi quitté,  
Que je l'entendais rire en la chambre à côté,  
Que c'était impossible enfin qu'elle fût morte,  
Et que j'allais la voir entrer par cette porte !

Oh ! que de fois j'ai dit : Silence ! elle a parlé !  
Tenez ! voici le bruit de sa main sur la clé !  
Attendez ! elle vient ! Laissez-moi, que j'écoute !  
Car elle est quelque part dans la maison sans doute !

Jersey, Marine-Terrace, 4 septembre 1852.

### V

Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin  
De venir dans ma chambre un peu chaque matin ;  
Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère ;  
Elle entra et disait : Bonjour, mon petit père ;  
Prenait ma plume, ouvrait mes livres, s'asseyait  
Sur mon lit, dérangeait mes papiers, et riait,  
Puis soudain s'en allait comme un oiseau qui passe.  
Alors, je reprenais, la tête un peu moins lasse,  
Mon œuvre interrompue, et, tout en écrivant,  
Parmi mes manuscrits je rencontrais souvent  
Quelque arabesque folle et qu'elle avait tracée,  
Et mainte page blanche entre ses mains froissée  
Où, je ne sais comment, venaient mes plus doux vers.  
Elle aimait Dieu, les fleurs, les astres, les prés verts,

Et c'était un esprit avant d'être une femme.  
Son regard reflétait la clarté de son âme.  
Elle me consultait sur tout à tous moments.  
Oh ! que de soirs d'hiver radieux et charmants  
Passés à raisonner langue, histoire et grammaire,  
Mes quatre enfants groupés sur mes genoux, leur mère  
Tout près, quelques amis causant au coin du feu !  
J'appelais cette vie être content de peu !  
Et dire qu'elle est morte ! Hélas ! que Dieu m'assiste !  
Je n'étais jamais gai quand je la sentais triste ;  
J'étais morne au milieu du bal le plus joyeux  
Si j'avais, en partant, vu quelque ombre en ses yeux.

Novembre 1846, jour des Morts.

## VI

Quand nous habitions tous ensemble  
Sur nos collines d'autrefois,  
Où l'eau court, où le buisson tremble,  
Dans la maison qui touche aux bois,

Elle avait dix ans, et moi trente ;  
J'étais pour elle l'univers.  
Oh ! comme l'herbe est odorante  
Sous les arbres profonds et verts !

Elle faisait mon sort prospère,  
Mon travail léger, mon ciel bleu.  
Lorsqu'elle me disait : Mon père,  
Tout mon cœur s'écriait : Mon Dieu !

À travers mes songes sans nombre,  
J'écoutais son parler joyeux,  
Et mon front s'éclairait dans l'ombre  
À la lumière de ses yeux.

Elle avait l'air d'une princesse  
Quand je la tenais par la main.  
Elle cherchait des fleurs sans cesse  
Et des pauvres dans le chemin.

Elle donnait comme on dérobe,  
En se cachant aux yeux de tous.  
Oh ! la belle petite robe  
Qu'elle avait, vous rappelez-vous ?

Le soir, auprès de ma bougie,  
Elle jasait à petit bruit,  
Tandis qu'à la vitre rougie

Heurtaient les papillons de nuit.

Les anges se miraient en elle.  
Que son bonjour était charmant !  
Le ciel mettait dans sa prunelle  
Ce regard qui jamais ne ment.

Oh ! je l'avais, si jeune encore,  
Vue apparaître en mon destin !  
C'était l'enfant de mon aurore,  
Et mon étoile du matin !

Quand la lune claire et sereine  
Brillait aux cieux, dans ces beaux mois,  
Comme nous allions dans la plaine !  
Comme nous courions dans les bois !

Puis, vers la lumière isolée  
Étoilant le logis obscur,  
Nous revenions par la vallée  
En tournant le coin du vieux mur ;

Nous revenions, cœurs pleins de flamme,  
En parlant des splendeurs du ciel.  
Je composais cette jeune âme  
Comme l'abeille fait son miel.

Doux ange aux candides pensées,  
Elle était gaie en arrivant... —  
Toutes ces choses sont passées  
Comme l'ombre et comme le vent !

Villequier, 4 septembre 1844.

## VIII

À qui donc sommes-nous ? Qui nous a ? qui nous mène ?  
Vautour fatalité, tiens-tu la race humaine ?  
Oh ! parlez, cieux vermeils,  
L'âme sans fond tient-elle aux étoiles sans nombre ?  
Chaque rayon d'en haut est-il un fil de l'ombre  
Liant l'homme aux soleils ?

Est-ce qu'en nos esprits, que l'ombre a pour repaires,  
Nous allons voir rentrer les songes de nos pères ?  
Destin, lugubre assaut !  
Ô vivants, serions-nous l'objet d'une dispute ?  
L'un veut-il notre gloire, et l'autre notre chute ?  
Combien sont-ils là-haut ?

Jadis, au fond du ciel, aux yeux du mage sombre,

Deux joueurs effrayants apparaissaient dans l'ombre.  
Qui craindre ? qui prier ?  
Les Manès frissonnants, les pâles Zoroastres  
Voyaient deux grandes mains qui déplaçaient les astres  
Sur le noir échiquier.

Songe horrible ! le bien, le mal, de cette voûte  
Pendent-ils sur nos fronts ? Dieu, tire-moi du doute !  
Ô sphinx, dis-moi le mot !  
Cet affreux rêve pèse à nos yeux qui sommeillent,  
Noirs vivants ! Heureux ceux qui tout à coup s'éveillent  
Et meurent en sursaut !

Villequier, 4 septembre 1845.

## IX

Ô souvenirs ! printemps ! aurore !  
Doux rayon triste et réchauffant !  
— Lorsqu'elle était petite encore,  
Que sa sœur était tout enfant... —

Connaissez-vous sur la colline  
Qui joint Montlignon à Saint-Leu,  
Une terrasse qui s'incline  
Entre un bois sombre et le ciel bleu ?

C'est là que nous vivions. — Pénètre,  
Mon cœur, dans ce passé charmant ! —  
Je l'entendais sous ma fenêtre  
Jouer le matin doucement.

Elle courait dans la rosée,  
Sans bruit, de peur de m'éveiller ;  
Moi, je n'ouvrais pas ma croisée,  
De peur de la faire envoler.

Ses frères riaient... — Aube pure !  
Tout chantait sous ces frais berceaux,  
Ma famille avec la nature,  
Mes enfants avec les oiseaux !

Je toussais, on devenait brave.  
Elle montait à petits pas,  
Et me disait d'un air très grave :  
J'ai laissé les enfants en bas.

Qu'elle fût bien ou mal coiffée,  
Que mon cœur fût triste ou joyeux,  
Je l'admirais. C'était ma fée,

Et le doux astre de mes yeux !

Nous jouions toute la journée.  
Ô jeux charmants ! chers entretiens !  
Le soir, comme elle était l'aînée,  
Elle me disait : — Père, viens !

Nous allons t'apporter ta chaise,  
Conte-nous une histoire, dis ! —  
Et je voyais rayonner d'aise  
Tous ces regards du paradis.

Alors, prodiguant les carnages,  
J'inventais un conte profond  
Dont je trouvais les personnages  
Parmi les ombres du plafond.

Toujours, ces quatre douces têtes  
Riaient, comme à cet âge on rit,  
De voir d'affreux géants très bêtes  
Vaincus par des nains pleins d'esprit.

J'étais l'Arioste et l'Homère  
D'un poème éclos d'un seul jet ;  
Pendant que je parlais, leur mère  
Les regardait rire, et songeait.

Leur aïeul, qui lisait dans l'ombre,  
Sur eux parfois levait les yeux,  
Et moi, par la fenêtre sombre  
J'entrevois un coin des cieux !

Villequier, 4 septembre 1846.

## X

Pendant que le marin, qui calcule et qui doute,  
Demande son chemin aux constellations ;  
Pendant que le berger, l'œil plein de visions,  
Cherche au milieu des bois son étoile et sa route ;  
Pendant que l'astronome, inondé de rayons,

Pèse un globe à travers des millions de lieues,  
Moi, je cherche autre chose en ce ciel vaste et pur.  
Mais que ce saphir sombre est un abîme obscur !  
On ne peut distinguer, la nuit, les robes bleues  
Des anges frissonnants qui glissent dans l'azur.

Avril 1847.

## XI

On vit, on parle, on a le ciel et les nuages  
Sur la tête ; on se plaît aux livres des vieux sages ;  
On lit Virgile et Dante ; on va joyeusement  
En voiture publique à quelque endroit charmant,  
En riant aux éclats de l'auberge et du gîte ;  
Le regard d'une femme en passant vous agite ;  
On aime, on est aimé, bonheur qui manque aux rois !  
On écoute le chant des oiseaux dans les bois ;  
Le matin, on s'éveille, et toute une famille  
Vous embrasse, une mère, une sœur, une fille !  
On déjeune en lisant son journal ; tout le jour  
On mêle à sa pensée espoir, travail, amour ;  
La vie arrive avec ses passions troublées ;  
On jette sa parole aux sombres assemblées ;  
Devant le but qu'on veut et le sort qui vous prend,  
On se sent faible et fort, on est petit et grand ;  
On est flot dans la foule, âme dans la tempête ;  
Tout vient et passe ; on est en deuil, on est en fête ;  
On arrive, on recule, on lutte avec effort... —  
Puis, le vaste et profond silence de la mort !

11 juillet 1846, en revenant du cimetière.

## XIV

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,  
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.  
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.  
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,  
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,  
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,  
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,  
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,  
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe  
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

3 septembre 1847.

## XV À VILLEQUIER

Maintenant que Paris, ses pavés et ses marbres,  
Et sa brume et ses toits sont bien loin de mes yeux ;  
Maintenant que je suis sous les branches des arbres,  
Et que je puis songer à la beauté des cieux ;

Maintenant que du deuil qui m'a fait l'âme obscure  
Je sors, pâle et vainqueur,  
Et que je sens la paix de la grande nature  
Qui m'entre dans le cœur ;

Maintenant que je puis, assis au bord des ondes,  
Ému par ce superbe et tranquille horizon,  
Examiner en moi les vérités profondes  
Et regarder les fleurs qui sont dans le gazon ;

Maintenant, ô mon Dieu ! que j'ai ce calme sombre  
De pouvoir désormais  
Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre

Elle dort pour jamais ;

Maintenant qu'attendri par ces divins spectacles,  
Plaines, forêts, rochers, vallons, fleuve argenté,  
Voyant ma petitesse et voyant vos miracles,  
Je reprends ma raison devant l'immensité ;

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire ;  
Je vous porte, apaisé,  
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire  
Que vous avez brisé ;

Je viens à vous, Seigneur ! confessant que vous êtes  
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !

Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,  
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent ;

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme  
Ouvre le firmament ;  
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme  
Est le commencement ;

Je conviens à genoux que vous seul, père auguste,  
Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;  
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste  
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu !

(...)

## XVII CHARLES VACQUERIE

(...) Dieu, qui ferme la vie et rouvre l'idéal,  
Fait flotter à jamais votre lit nuptial  
Sous le grand dôme aux clairs pilastres ;  
En vous prenant la terre, il vous prit les douleurs,  
Ce père souriant, pour les champs pleins de fleurs,  
Vous donne les cieux remplis d'astres !

Allez des esprits purs accroître la tribu.  
De cette coupe amère où vous n'avez pas bu,  
Hélas ! nous viderons le reste.  
Pendant que nous pleurons, de sanglots abreuvés,

Vous, heureux, enivrés de vous-mêmes, vivez  
Dans l'éblouissement céleste !

Vivez ! aimez ! ayez les bonheurs infinis.  
Oh ! les anges pensifs, bénissant et bénis,  
Savent seuls, sous les sacrés voiles,  
Ce qu'il entre d'extase, et d'ombre, et de ciel bleu,  
Dans l'éternel baiser de deux âmes que Dieu  
Tout à coup change en deux étoiles !

Jersey, 4 septembre 1852.